

La mort de Pascal

par DANIEL-ROPS

de l'Académie française.

Au cours du mois de janvier 1662, alors qu'il discutait avec des amis, il perdit connaissance. L'incident fut mis sur le compte de ce tempérament impétueux qui, en toute affaire, le faisait être plus prompt que quiconque et toujours poussé aux extrêmes. En fait, c'était le signe que le mal avait pris le dessus, qu'il portait au plus profond de son être une blessure inguérissable. Il y avait toujours eu en lui beaucoup de force sous les apparences d'une fragilité mystérieuse. Mais, pour ce qui était du corps, cette force était brisée.

Il y avait trois ans et plus qu'il était malade. Depuis sa jeunesse, avait-il jamais cessé de l'être plus ou moins? A combien de reprises n'avait-il pas subi les assauts d'un mal étrange, divers, changeant à chaque fois de symptômes et de souffrances? Mais depuis l'automne 1658, c'était de toutes parts et de toutes manières que la maladie attaquait, mettant en cause les dents, la tête, le ventre, la poitrine, ne laissant guère de répit. Quelle maladie? On ne sait. Tumeur à l'estomac? Tuberculose? Les notations cliniques sont trop vagues pour offrir matière au diagnostic posthume. Et peut-

Conférence à l'Institut catholique de Paris, 24 mai 1962.

être, à un cancer gastrique compliqué de métastases cérébrales, faut-il ajouter un de ces maux très bizarres qui intéressent à la fois le corps et le psychisme, dont souffrent souvent les hommes au caractère de feu, à l'esprit prompt et portés à l'angoisse, ces maux auxquels les médecins donnent des noms mais qu'ils renoncent à guérir.

L'hiver l'avait trouvé sans cesse torturé. Depuis qu'il avait quitté Port-Royal-des-Champs, dont le climat humide l'épuisait, on avait eu l'espoir que la fièvre le laisserait en paix à Paris. Elle l'avait rejoint et avec elle des migraines qu'il avouait lui-même « très extraordinaires ». A partir de janvier, elles ne le quittèrent plus, bientôt accompagnées de douleurs viscérales qui allèrent croissant. De tout cela il ne disait rien, il ne montrait rien. En apparence, il était toujours cet homme à l'activité dévorante, mais efficace, à l'esprit prodigieusement inventif, qu'il était depuis son adolescence. Alors qu'était déjà engagée pour lui la suprême bataille, son génie lui permettait tout à la fois de découvrir une courbe mathématique nouvelle dont Leibniz s'émerveillait, d'écrire ses trois *Discours sur la condition des grands* dont pas un mot ne vieillirait, de travailler chaque jour à cet immense projet d'Apologétique chrétienne dont les morceaux épars constitueront le chef-d'œuvre des lettres françaises, et d'imaginer, pour transporter à prix modique les voyageurs d'un quartier de Paris à l'autre, ces carrosses à cinq sols qui seraient les premiers transports en commun. Et cette domination de soi plus encore que l'activité de l'esprit, ce qui la montrait c'était l'égalité du caractère qui la prouvait, cette façon qu'il avait de taire son mal, de s'intéresser aux autres, de supporter avec le sourire les plus pénibles traitements que lui infligeaient les Diafoirus infail-
libles, de jouer et de plaisanter avec les enfants de sa sœur. A l'entendre parler, avec cette facilité merveilleuse qui était depuis toujours la sienne à trouver le mot juste, la formule définitive, qui donc l'eût pensé touché à mort? Mais il y avait ce visage, de jour en jour plus creusé, plus pâle, toujours noble et beau, mais où, plaquant sur les os, les traits semblaient s'évertuer vers une terrible ressemblance, et ces yeux étincelants encore et d'une vivacité singulière, mais où l'angoisse et la fièvre transparaisaient.

A vrai dire, cette maladie, dont il savait de façon sûre quel serait le terme, n'avait été pour lui rien d'autre qu'une occasion nouvelle d'élévation. Il faut avoir vécu longuement avec la souffrance physique, en avoir une expérience quotidienne — ah! si terriblement

quotidienne... — pour mesurer ce qu'elle offre, à qui sait en surmonter l'obsession et l'angoisse, de chances de progrès intérieurs. Toute son œuvre, ne l'avait-il pas conquise sur la souffrance? Et pas seulement sur la souffrance du corps : sur celle du cœur, sur celle de l'esprit, sur celle de l'âme. Sa vie s'était accomplie comme une ascension où, de palier en palier, il s'était efforcé vers cet accomplissement suprême dont l'autre nom est le total renoncement. Il le savait cependant, mieux que quiconque, lui dont la sincérité envers soi avait toujours été sans faille, il le savait : d'autres paliers lui restaient à gravir encore avant d'être ce qui lui était réclamé d'être. La souffrance, qui lui était offerte sans mesure, lui en fournirait le moyen.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis que, pour la première fois, frappé dans sa santé, il avait, en pleine jeunesse, découvert par expérience que la vie était fragile et qu'il avait fait retour sur soi. Cette « première conversion », comme on l'a appelée, n'avait pas été très solide ni durable. Encore qu'il faille s'entendre sur le sens du mot. Élevé dans la foi par son père, une foi peut-être quelque peu conformiste et portée à faire plus de part aux bons usages qu'à l'ascèse chrétienne, le jeune homme qui, à Rouen, se souvenant de ses entretiens avec les amis jansénistes qu'il venait de rencontrer, avait résolu de se hausser au-dessus de cette religion bourgeoise, n'avait pas eu à s'arracher à l'enfer, ni à vaincre de très terribles tentations. Peut-être même cette première secousse de l'âme n'avait-elle pas été assez violente pour qu'il s'établît dans de très durables résolutions.

Sept années ensuite avaient passé, sept années étranges. Selon l'ordre de l'intelligence, admirablement pleines et créatrices, où le génie s'était manifesté de toutes manières, où la gloire était venue auréoler un jeune front. Mais selon l'ordre de l'âme, années de lente déperdition, de stagnation, que, plus tard, les Messieurs de Port-Royal jugeront de façon sévère, et plus encore celui qui les aura vécues. Non pas, il faut le redire, qu'il y ait eu vraiment crise de doute, effondrement dans l'incroyance. A cet homme jeune, fêté et attiré par le monde, la foi ne manquait pas : mais c'était lui qui manquait à la foi. L'expérience de 1647 était-elle oubliée, cette première découverte du fait religieux et de son importance capitale? Certainement non. Mais le tumulte des salons, des discussions d'école, des carrosses et des bravos recouvraient la voix intérieure qui sans cesse interrogeait. Le silence des espaces infinis,

le jeune savant fêté ne le savait-il pas déjà épouvantable? L'abjection du cœur de l'homme, dont Dieu seul peut tirer la grandeur, ne la connaissait-il pas?

Et puis, ç'avait été l'événement, le plus important de toute cette vie : cette nuit de feu du 23 novembre 1654 où, comme saint Paul sur la piste de Damas, il avait été foudroyé par la lumière et s'était entendu personnellement appelé. D'un seul coup, ce qui, pour lui, n'avait été qu'enseignement formel et acceptation volontaire de l'esprit, s'était mué en réalité vivante. Le Dieu des philosophes et des théologiens était devenu présence. De ce face à face ineffable, dont le compte rendu hâtivement griffonné ne le quitterait désormais plus, cousu dans la doublure de son pourpoint, aussi près que possible de son cœur, de cette bouleversante rencontre dont jamais il ne parlerait à quiconque, un homme nouveau était sorti, si transformé que sa sœur Jacqueline, ignorant cependant tout de ce drame intime, notait peu après : « Je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus. »

De nouveau sept années avaient donc passé, sept années, à vrai dire une nouvelle existence. Tout ce qui l'avait naguère passionné était toujours en lui : cette fièvre de connaître, ce bienheureux appétit pour mordre à la vie, cet amour des êtres qui, toujours, malgré les violences, avait fait le fond de son tempérament. Mais tout avait pris un sens nouveau. L'angoisse des espaces infinis, il la portait toujours en lui, mais il avait découvert qu'il y a une pire angoisse : c'est d'être séparé de Dieu. Les hommes, il continuait à les aimer, tout en les jugeant, « gloire et rebut de l'Univers », misérables vers de terre et témoins de l'Esprit, mais il savait désormais qu'en chacun d'eux existe une sublime ressemblance. Et le génie fulgurant qu'il portait en lui avait appris, dans les deux heures de sa nuit traversée d'éclairs, qu'il y a quelque chose de plus important encore que de connaître et de persuader, c'est de consentir.

Engagé sur ce chemin, il s'était senti sommé de monter. Et les dernières années de sa vie avaient été une ascension continuelle. C'était alors qu'avaient jailli de lui toutes ces *pensées* sur la misère et la grandeur de l'homme, qui n'ont pas fini de nous hanter d'angoisse et de nous consoler. C'était alors que lui était venue aux lèvres, semblable à une prière, cette méditation sublime qui est peut-être le texte spirituel le plus bouleversant que l'expérience chrétienne ait suscitée, le *mystère de Jésus*. Comme s'il continuait le face à face de la nuit de feu, Jésus lui avait parlé : « Je pensais à

toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé les souillures.» Et le bénéficiaire comblé de ce message, courbé à terre, éperdu, n'avait pu que répondre : « Seigneur, je vous donne tout. »

Arrivé en ce point, comment un homme pourrait-il monter encore? Et cependant il n'était qu'à mi-route, et il le savait. Lorsque la maladie l'eut frappé de toute sa force, en 1658, il écrivit une prière. On l'appelle « la prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies ». C'était une prière de demande, très humble, très douce : il n'y réclamait pas à Dieu la guérison de son corps : il le suppliait de lui donner la grâce de la conversion. La conversion! Comme s'il n'avait encore rien fait, comme s'il avait encore à se dépouiller du vieil homme pour devenir enfin digne d'approcher Dieu. Mais oui, il savait désormais qu'on n'a rien donné au Seigneur tant qu'on ne lui a pas tout donné. Il avait compris que tout devait être centré sur Jésus-Christ : la vie, la mort, les joies, les douleurs, les richesses, la pauvreté, qu'il était le centre et la fin de tout. Il lui restait à réaliser dans sa chair mortelle comme dans son esprit et dans son âme, celui qui est le seul modèle : il lui restait, selon le mot de l'apôtre, à achever en lui ce qui manquait à la Passion du Christ.

Le printemps 1662 le trouva en ce point de son itinéraire. Il était terriblement seul. Entouré certes d'affections proches et précautionneuses, mais seul comme l'est un homme qui a perdu ceux qu'il tenait pour ses compagnons de route. Jacqueline, la chère et terrible Jacqueline, était morte, six mois plus tôt, sous la bure des religieuses de Port-Royal; jamais plus elle ne serait son guide, comme elle l'avait été tant de fois. Avec ses amis jansénistes, les douloureux débats où le mouvement était engagé venaient d'aboutir à une sorte de rupture, leur sagesse prudente ayant paru inopportune à ce violent. Un seul ami lui restait, Domat, qui l'entretient dans la véhémence. Les êtres manquaient, mais il demeurait un Être, le seul qui ne manque jamais.

Il est fréquent, dans la vie des hommes, — mais tous ne savent pas le reconnaître, — qu'il s'opère une sorte de rencontre mystérieuse entre le drame intérieur de l'âme et ceux que détermine l'événement. Malade, isolé, il est plus facile de rompre les amarres. Il reste à ce génie à dépasser l'orgueil de l'intelligence et la satisfaction d'avoir raison sur tous. L'âcre plaisir de la polémique, — cette tentation insurmontable de certains esprits pourtant chrés-

tiens, — il faut le chasser aussi loin de soi : fini le temps des *Provinciales* ! Il faut se faire totalement humble, simple, s'abandonner sans discussion. C'est là ce qu'on a appelé sa « troisième conversion ». S'accomplit-elle d'un coup, au cours d'une autre nuit de feu, ou par une lente maturation de l'âme ? Dans sa propre nature, il y avait un péril de destruction. Il fallait le vaincre. Avant que l'été 1662 s'ouvrît, c'était fait.

En ce point où nous le considérons, il nous paraît si proche de la perfection, — on oserait presque dire de la sainteté, — qu'on voit mal quel chemin lui reste encore à gravir. Pourtant, il faut qu'il monte encore. Il ne suffit pas qu'il soit totalement abandonné ; il ne suffit pas qu'il pratique « cette douceur dans la souffrance des choses » dont parle sa sœur Gilberte ; il ne suffit même pas qu'il ait renoncé en esprit à tout, littéralement envahi par cet esprit de pauvreté à qui le Royaume fut promis. Depuis qu'il avait commencé à jeter sur le papier et à enfiler sur des ficelles les notes qui lui serviraient à écrire une Apologie de la religion chrétienne, l'axe de toutes ses méditations avait été la charité. Sans cesse, il était revenu sur cette grande idée, cette certitude : que Dieu nous aime, et que c'est là la base la plus sûre de notre foi. Et que cet amour il nous appartient de le reverser sur le monde des hommes, sur nos frères. Peut-on parler d'une quatrième conversion, d'une conversion à la charité ? Les dernières semaines qu'il passa sur terre, en tout cas, se déroulèrent dans cette lumière. Le mot de saint Jean de la Croix vient irrésistiblement ici aux lèvres : « Au soir de votre vie, vous serez jugé sur l'amour. »

Il avait toujours aimé les pauvres, sachant bien que dans ce visage que la misère tourne vers nous et qui nous regarde, c'est la face du Dieu vivant qui se voit. Peu à peu, il avait retranché de son domestique, non seulement le superflu, mais bien souvent le nécessaire, afin de donner aux pauvres, au point même d'inquiéter et presque de courroucer son entourage. Pour ceux qu'une autre grande voix chrétienne appellera : « Nos Seigneurs les Pauvres », ce contemporain de saint Vincent de Paul avait toujours eu des délicatesses exquises. Quelques mois plus tôt, au printemps, alors qu'il sortait de la messe matinale à Saint-Sulpice, n'avait-il pas recueilli une pauvre de quinze ans, dont il s'était occupé avec des soins de père, afin que sa vie et sa pureté fussent également garanties ? Ce fut à travers les pauvres, images du Christ, qu'il porta son ultime témoignage, celui du don total à l'amour.

Vers la mi-juin, son mal s'accrut et devint humainement intolérable. Les douleurs dans les entrailles se faisaient torturantes, et un dégoût étrange l'avait pris de toute nourriture. Mais lui, il ne songeait qu'à ce malheureux garçon, le fils de sa femme de ménage, qui était atteint de la petite vérole et qu'on ne pouvait transporter hors de chez lui. Alors, il lui laissa son domicile et s'en alla loger chez sa sœur Gilberte. Le geste fut accompli tout simplement, comme la chose la plus naturelle du monde. Déjà il n'appartenait plus tout à fait à la terre; ce n'était plus rue Monsieur-le-Prince à Paris qu'il se trouvait, ni sous le toit hospitalier de son beau-frère Périer, c'était au jardin de Gethsémani, là où le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde, et lui-même l'avait dit : il ne convenait pas de dormir pendant ce temps-là.

Nuit et jour, ne dormant plus, ne mangeant plus, tenaillé de migraines et de douleurs internes intolérables, accablé aussi par tous les médicaments affreux et les clystères que les médecastres lui imposaient, il passait ses heures en méditations et en prières. En face de la mort qu'il savait proche, il ne s'enferma pas dans cet ultime repliement où l'on voit tant d'agonisants. Son esprit était demeuré totalement lucide. Et il ne parlait que d'un seul sujet : les pauvres ! Il eût voulu être transporté parmi eux, afin de mourir visiblement pauvre, visiblement proche du Grand Pauvre, comme Saint Louis devant Tunis voulut mourir sur un lit de cendres. Ce devait être là son dernier effort pour réaliser en lui la plénière ressemblance. Ayant tout donné à l'amour, il ne lui restait vraiment plus rien à renoncer.

Une dernière épreuve cependant l'attendait. Se sachant perdu, il avait exprimé le désir de recevoir les sacrements. La confession, qu'il accomplit dès que son état se fut visiblement aggravé. Puis l'Extrême-Onction. Mais quand il demanda l'Eucharistie, on la lui fit attendre longuement. Les médecins, vraiment, crurent-ils à une guérison possible ? en quel cas il eût été plus convenable d'aller recevoir l'hostie debout, à la paroisse. Ou quelque scrupule janséniste retint-il ses proches ? Alors, on ne communiait pas souvent, ni sans de grandes préparations ni sans grande crainte. Mais celui qui allait mourir n'était-il pas assez préparé, et n'était-ce pas du plus profond de l'abîme qu'il réclamait le Dieu vivant ? Ce fut seulement lorsqu'il fut évident que la fin était proche qu'on se résolut à exaucer son vœu.

Déjà la mort avait entamé son suprême galop. La communion

reçue, le dernier mot prononcé, — un mot de foi et d'espérance : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » — il sembla que tout était vraiment fini. Vingt-quatre heures durant des convulsions agitèrent ce corps, dont l'âme semblait hésiter à s'arracher. La douleur de l'agonie devait être son ultime action de grâce. Ce fut le 19 août 1662, à une heure du matin, que cette quête de Dieu qui avait duré une vie eut son terme. Le héros de la nuit de feu rejoignit celui qui, dans le face à face, l'avait appelé par son nom. Il se nommait Blaise Pascal. Il avait alors trente-neuf ans.